

« À deux doigts de la bouche »

Paul Lefebvre

Numéro 39, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefebvre, P. (1986). Compte rendu de [« À deux doigts de la bouche »]. *Jeu*, (39), 179–180.

narrateur parle sans arrêt, et les jongleurs jonglent; les trapézistes se balancent, les athlètes bombent le torse, et on ne comprend toujours pas de quoi il s'agit. On cherche en vain «l'aventure tragique» de l'homme amoureux, on attend la fantaisie annoncée en lettres capitales dans toute la publicité. On va de phrases creuses en métaphores banales, de faux sourires en fausses larmes, de l'ennui à l'ennui...

Mettons les chose au clair. Je ne déteste pas l'acrobatie; j'ai même déjà trouvé beaucoup de plaisir aux spectacles de Circus. J'aime l'harmonie des corps, la maîtrise parfaite, l'équilibre, le rythme, l'agilité, la souplesse et j'aime bien qu'il y ait de l'intelligence et de l'humour dans tout cela. Les acrobates de Circus ajoutent justement cette touche subtile, se rendant parfois à la frontière du théâtre pour replonger aussitôt dans le jeu gratuit de la culbute et du saut périlleux. Par contre, je trouve tout à fait inacceptable qu'on me réserve les mêmes pirouettes — j'ai reconnu au moins la moitié des numéros — et qu'on les appelle «théâtre» parce qu'un narrateur pontifie sur le symbolisme de la balançoire et sur la beauté de la jonglerie.

Pourquoi ce texte insipide, posé comme un cataplasme sur des gestes qui se suffisent à eux-mêmes? Pourquoi ce mariage forcé entre ce qui est théâtre et ce qui ne l'est pas? Et surtout pourquoi, mais pourquoi donc, Circus au T.N.M.? Pourquoi une compagnie de cette importance, censément vouée à la diffusion du théâtre de répertoire, se lance-t-elle dans une aventure aussi hasardeuse? Si le T.N.M. veut prendre le risque de la création (ce qui n'est pas nécessairement son rôle), qu'il fasse au moins preuve d'un peu de discernement en s'appuyant, c'est un minimum, sur un texte solide!

carole fréchette

La Lune, rien que la lune!, le mariage forcé du théâtre et de l'acrobatie. Sur la photo: Yolande Hudon et Rénauld Laurin du groupe Circus. Photo: Robert Etcheverry.

«à deux doigts de la bouche»

Action dansée par Paul Cardin, Nathalie Derome et Jacques Therrien. Présentée à Tangente du 10 au 19 octobre 1985. Présentée aussi sous le titre *Buddies and Bones* au Theatre Project à Baltimore, du 15 novembre au 15 décembre 1985.

performance oui et performance non

Il y a la performance dans les galeries d'art et la performance de la chanteuse. Se nourrissant des deux, il y a *À deux doigts de la bouche*.

Ce qui crée le choc de ce spectacle, c'est la rencontre qu'il fait advenir entre deux langages. Ce n'est pas une représentation mais une performance; le représenté s'efface devant le présenté. Dès que le percussionniste Paul Cardin entre en scène, on est fixé: il relève une jambe de son pantalon pour actionner sans entrave les pédales de sa batterie et, comme il est de dos au fond de l'espace de jeu, il ajuste un rétroviseur pour suivre les évolutions des deux autres participants au spectacle. Le semblant est banni. Les gestes accomplis dans le spectacle, qu'il s'agisse de suspensions à une barre fixe ou de torsions de vêtements, ne représentent rien. Ils sont. Ils tiennent d'un bouger dont les lois, les règles appartiennent en propre au spectacle.

Pourtant, si le présenté est la chaîne du spectacle, la représentation telle qu'on la connaît, telle qu'on l'attend, en est la



À deux doigts de la bouche, une «action dansée» de Paul Cardin, Nathalie Derome et Jacques Therrien. Photo: Pierre Charron.

trame. Il y a des amoureux autour d'une table de bistrot. Il y a une femme qui chante «Bali-hi» de *South Pacific*. Il y a des Orientaux enturbannés qui dansent. Mais la table du bistrot est une caisse claire. Mais la chanteuse n'a pas de voix. Mais les danseurs sont assis sur des chaises, et seuls leurs pieds bougent. Il y a aussi de naïves chansons d'amour. Mais en empruntant ces formes connues de la représentation, les acteurs-danseurs ne livrent pas de performance. Les amoureux chanteurs restent sans belles voix. On est à deux doigts de la représentation, mais on n'y est pas. Dénudés, trahis, les langages de la représentation se mettent à magnifier ce qui les a fait naître.

Cardin, Derome et Therrien voyagent en amont des signes, vers ce lieu où se font et se défont le semblable et le différent, le même et l'autre. Ils nous montrent la naissance des signes que l'on fabrique, comme des armures, pour cacher ces articulations trop fragiles, trop tendres.

paul lefebvre

«la cuisine»

Texte d'Arnold Wesker; traduction: René Dionne. Mise en scène: Guillermo de Andrea; scénographie: Paul Bussières; éclairages: Michel Beaulieu. Avec une distribution de vingt-six comédiens, dont Martine Beaulne, Markita Boies, Alpha Boucher, Georges Carrère, Hubert Gagnon, Yves Jacques, Marcel Leboeuf, Yvon Leroux, Guy Nadon, Reynald Robinson, Christian Saint-Denis et Gilbert Sicotte. Production du Théâtre du Nouveau Monde, présentée du 21 novembre au 21 décembre 1985.

sans saveur

L'impact d'un texte comme *la Cuisine* d'Arnold Wesker devrait être de première force. Comme une crampe au ventre qui surprend, qui blesse, qui fait réfléchir puis émeut. Beaucoup de gens de théâtre, à la sortie du spectacle du T.N.M., ont jugé que le texte de Wesker avait pris de l'âge. Certes, depuis la fin des années cinquante, la structure dramatique qui met en scène divers personnages, très typés, dans un lieu commun (ici une cuisine de restaurant) afin de tracer un portrait de société, a été maintes fois reprise au théâtre et au